Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 9 (1888)
Heft: 5

Artikel: Reconnaissance de l'Oubangi par MM. Van Gèle et Liénart
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133356

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

côté un débouché aux produits du Soudan, et à diriger vers la côte les caravanes de Timbouctou.

M. Douls, dont l'exploration du Sahara occidental au sud du Maroc a été accompagnée de péripéties si dramatiques et que nous avons eu le plaisir d'entendre à Genève, ne se laisse pas détourner de sa vocation d'explorateur par les dangers qu'il a courus, et prépare une nouvelle expédition pour le succès de laquelle nous l'accompagnons de nos meilleurs vœux.

On télégraphie des îles Canaries que les indigènes ont attaqué le comptoir anglais du cap Juby et ont tué quelques employés, parmi lesquels se trouve M. Moore, directeur du comptoir. On craint de nouveaux massacres, une grande agitation règne parmi les indigènes.

La Société de géographie de Londres a chargé M. Jos. Thompson d'une exploration de l'Atlas et du Maroc méridional, au point de vue géologique, botanique et zoologique. M. H. Brown qui l'accompagne fera les levés topographiques. L'expédition durera 18 mois.

RECONNAISSANCE DE L'OUBANGI PAR MM. VAN GÈLE ET LIÉNART[1]

Nous avons déjà annoncé brièvement (p. 100) le résultat de l'exploration dirigée par M. Van Gèle, qui permet définitivement d'admettre que l'Ouellé exploré par Junker est le cours supérieur de l'Oubangi. Aujourd'hui, le *Mouvement géographique,* rédigé par M. Wauters qui, le premier, a eu l'idée de l'identité des deux cours d'eau, nous apporte les détails fournis sur cette exploration par le rapport de M. Van Gèle et par M. Liénart lui-même rentré en Belgique. C'est donc à ce journal que nous empruntons la substance de cet article.

Nos lecteurs se rappellent que lorsque Schweinfurth découvrit l'Ouellé en 1870, ayant dû se borner à recueillir, sur le cours de cette rivière, des renseignements des indigènes, il l'identifia avec le Chari, tributaire du lac Tschad. En 1877, lorsque Stanley, descendant le Congo, découvrit l'embouchure de l'Arououimi, il supposa que cet affluent était le cours inférieur de l'Ouellé; et six ans plus tard, lorsqu'il remonta l'Arououimi jusqu'aux rapides de Yambouya, il ne douta point que sa première supposition ne fût fondée.

Au mois de mai de l'année 1884, MM. Van Gèle et Hanssens reconnurent l'embouchure de l'Oubangi; puis le missionnaire Grenfell, au mois de novembre de la même année, le remonta le premier, d'abord jusqu'à 1°,25′ de lat. N. et plus tard jusqu'à 4°,20′ lat. N., ce qui four-

[1] Voir la carte qui accompagne cette livraison.

nit à M. Wauters l'occasion d'émettre l'hypothèse de la connexion de l'Oubangi et de l'Ouellé.

La solution du problème de la navigation de ce cours d'eau et de ses sources importait trop au gouvernement de l'État indépendant du Congo, pour qu'il ne fît pas tout ce qui était en son pouvoir pour le faire explorer. MM. Van Gèle et Liénart furent chargés de cette mission et, dans un premier voyage en octobre 1886, ils remontèrent, avec l'*En-Avant,* jusqu'aux rapides de Zongo, par 4°,20′ de lat. N., le point où M. Grenfell avait été arrêté. Obligés alors de revenir à la station de l'Équateur, base de leurs opérations, ils ne tardèrent pas à y organiser, en automne de l'année dernière, une nouvelle expédition, dans laquelle l'*En-Avant* devait leur servir de moyen de transport et remorquer une grande pirogue des Stanley-Falls, conduite par 16 pagayeurs et pouvant contenir 100 personnes. Ils prirent avec eux, outre le capitaine du steamer et un ingénieur mécanicien, 24 indigènes de l'Équateur et 17 soldats haoussa.

L'expédition se mit en route le 26 octobre, et déjà le 21 novembre elle atteignait les rapides de Zongo. A partir de ce moment, elle rencontra de sérieuses difficultés. En effet, jusqu'à 37 kilomètres en amont, le cours de l'Oubangi est coupé par une succession de six rapides qui opposent un obstacle sérieux à la navigation, même pour un petit vapeur comme l'*En-Avant.* La reconnaissance de cette partie de la rivière exigea 20 jours d'un travail des plus pénibles.

Au premier rapide, celui de Zongo, l'*En-Avant* dut renoncer à franchir la passe. Il fallut frayer, au milieu des bois et à travers l'isthme d'un petit promontoire, une route par laquelle on pût opérer le transport des roues, des tambours et de la cargaison du bateau; dès lors, celui-ci, allégé et tiré à l'aide d'un câble le long de la rive, put passer assez aisément d'aval en amont du rapide.

A 30 kilomètres plus loin, une ligne de rochers, barrant la rivière d'un bord à l'autre, forme le rapide de Bonga, qui, aux hautes eaux, offre, sur la rive gauche, un passage avec $1^{m},50$ d'eau et un faible courant que l'*En-Avant* put remonter; la pirogue, qui avait été détachée, remonta à la pagaie.

En amont, l'Oubangi se resserre jusqu'à 400^{m} et, au rapide de Belly, a une profondeur de 15^{m}. Malgré cela, le courant est relativement faible. Au delà de la passe, aisément franchie, la rivière s'élargit jusqu'à plus de 2000^{m}. Ses eaux roulent en bouillonnant au milieu d'îles et de rochers qui en rendent la navigation difficile. Le vapeur dut être de nouveau allégé de sa cargaison, qui fut transportée par terre en amont du rapide.

A 5 ½ kilom. plus haut, deux pointes rocheuses resserrent le cours de l'Oubangi, qui bientôt cependant s'élargit de nouveau et présente un fouillis d'îles, de rocs, de rapides et de petites chutes, au milieu desquels il est difficile de se reconnaître. Les explorateurs ont donné à cette partie de la rivière le nom de rapide de l'En-Avant.

Mais l'obstacle le plus considérable se rencontre en un endroit où se trouve un groupe d'îles, reliées entre elles et aux deux bords par une ligne rocheuse qui forme des chutes et deux rapides d'une extrême violence. Il fallut d'abord décharger le steamer, puis le démonter, après quoi sa coque fut hissée au-dessus de la chute à l'aide d'un fort câble. M. Van Gèle ayant aperçu un éléphant lui donna la chasse et le tua ; aussi le rapide reçut-il le nom de rapide de l'Éléphant.

Vient enfin le rapide de Bomokouangaï, où la rivière a 2000^{m} de largeur ; les îles et les roches y sont nombreuses, mais une reconnaissance en pirogue y fit reconnaître, sur la rive gauche, une passe que le steamer put franchir sans être ni démonté, ni déchargé.

Dans toute la partie de l'Oubangi qui s'étend de Belly à Bomokouangaï, la navigation, même en dehors des rapides, paraît devoir être extrêmement difficile, les îles rocheuses et surtout les récifs émergeant de toutes parts. En certains endroits c'est un véritable labyrinthe, au milieu duquel le steamer ne pouvait avancer qu'après avoir fait reconnaître avec soin la route par la pirogue.

« Quant à la contrée, » écrit le capitaine Van Gèle, « elle est vraiment belle. Les deux rives du fleuve sont bordées de montagnes aux pentes douces où alternent les bois, les prairies, les champs de maïs et les plantations de bananiers. La plupart des villages ne sont pas construits à la rive, mais plutôt sur le flanc des collines. De loin, leurs huttes font l'effet de chalets. Avec quelques troupeaux de gros bétail paissant dans les prairies, l'illusion serait complète. La terre paraît être d'une très grande fertilité. A certaines places, les herbes atteignent sept mètres de hauteur. Les villages à la rive sont palissadés en front ; on y voit établis, dans d'énormes *cotton tree* (arbre à coton), un, deux, quelquefois jusqu'à trois petits postes d'observation, grossièrement construits, qui ont donné lieu à la légende des villages aériens. Je n'ai pas vu de manioc ni de palmiers dans cette contrée. En revanche, les bananiers, la canne à sucre et le maïs abondent. Celui-ci est offert en vente sous forme de farine.

« Jusqu'à Belly, les indigènes offrent le même type qu'en aval de Zongo : tête rasée, excepté à la nuque ; moustaches en brosse, leur donnant l'air de vieux militaires ; pas de tatouage à la face. Ce peuple nous

a parfaitement reçus ; même lorsque j'étais en pirogue, il nous a offert et nous a vendu des vivres en quantité. Partout il nous a accueillis avec des cris d'amitié : *Nzen, Nzen, Nzen, Nzenzé !* Il n'est ni bruyant, ni gênant, ni voleur.

« Au-dessus de Belly commence une nouvelle tribu, celle des Ba-Kombé, qui doit s'étendre sur un grand espace dans l'intérieur, entre l'Oubangi et le Congo. Pour l'étranger, ce qui distingue tout d'abord les Ba-Kombé de leurs voisins, c'est l'arrangement des chevelures. Bien que très diverses, elles ont toutes une tendance à s'étendre vers l'arrière ; les unes se terminent en chignons, d'autres ont presque la forme que l'on remarque chez les Monbouttou, d'autres encore pendent sur le dos en longues et minces tresses, enroulées le plus souvent sur une seule. Il en est parfois qui ont près de deux mètres de longueur. »

C'est la première fois que l'on signale dans l'Afrique centrale le fait de chevelures aussi abondantes. M. le lieutenant Liénart ajoute que parfois les tresses sont si longues, que les femmes y font un nœud et se les passent au bras. La race est fort belle.

A Bomokouangaï la rivière descend du nord-est. La vue en est superbe ; ses eaux sont libres d'obstacles. Elle a une largeur de 800 à 900 mètres et une profondeur moyenne de 4 mètres. Pendant environ 50 kilomètres, elle conserve la direction générale nord-est, puis elle fait un coude arrondi et vient enfin franchement de l'est, direction qu'elle conserve jusqu'au point extrême atteint par l'*En-Avant*, soit sur 275 kilomètres environ. Dans toute cette partie de son cours, la rivière est désignée par les indigènes sous le nom de *Doua ;* elle ne reçoit aucun affluent ni à droite, ni à gauche. Les villages étant situés à 200 ou 300 pas dans l'intérieur, le pays semble inhabité à première vue ; mais il suffit d'entrer en relations avec un canot pour voir les indigènes surgir de toutes parts.

« Je n'ai vu nulle part, » dit M. Van Gèle, « une telle affluence de vivres, et cela non seulement sur un point isolé, mais pendant toute la durée de mon voyage : bananes, farine de maïs, sorgho, arachides, patates douces, ignames, haricots, cannes à sucre, sésame, tabac, bananes mûres confites dans du miel, vin de palme infusé de noix de kola ; et comme bétail, des moutons et des chèvres de toute beauté. Mes hommes ont eu chaque jour la poule au pot, et à plusieurs reprises je leur ai fait distribuer les chèvres que l'on m'envoyait en cadeau et qui encombraient le pont du bateau, tellement l'abondance était grande partout. Il n'a pas été touché à un seul des sacs de riz que j'avais emportés de l'Équateur par mesure de précaution. En somme, c'est un des pays les plus fertiles et les plus peuplés que j'aie rencontrés en Afrique. »

Les indigènes de la rive droite appartiennent aux tribus des Bouraka et des Madourou ; ceux de la rive gauche aux tribus des Ba-Kangi, des Mombati et des Banzy. En général, ces indigènes se rasent une partie de la tête, de manière à former le dessin d'un triangle dont le front est la base. Les lobes des oreilles sont démesurément allongés, et portent des fils de cuivre enroulés cinq ou six fois en guise de boucles d'oreilles, ou bien encore de grandes rondelles en bois.

Dans cette partie de son cours, l'Oubangi atteint de larges proportions et est parsemé d'îles dont la plupart sont cultivées et habitées. Chez les Banzy, l'architecture des huttes se modifie ; elles affectent la forme d'un véritable cône, reposant sur un mur circulaire élevé de 50 centimètres et construit en torchis. On dirait de vastes éteignoirs. Les huttes sont disposées par rangées formant de larges rues proprement tenues, ou bien elles sont placées en un vaste cercle, au centre duquel s'élève un tertre où se tiennent les réunions. La maison elle-même est très propre, elle est divisée en deux compartiments, le deuxième servant de chambre à coucher.

Le fer — et cette remarque est générale pour tout l'Oubangi — est admirablement travaillé ; les indigènes l'emploient pour fabriquer des lances, des couteaux, des fers de flèche, des harpons, des haches, des houes, des bêches, des cuirasses, des boucliers, des bracelets, des chaînettes, des perles, des tuyaux de pipe, des gongs, des sonnettes, etc., etc. En revanche, l'ivoire, bien qu'abondant, est peu travaillé, si ce n'est chez les Banzy, où l'on rencontre à chaque instant des bracelets artistement tournés, des épingles longues de 30 centimètres et des rondelles ornées ou *pelélé,* que les femmes, à l'instar de tant d'autres tribus de l'Afrique centrale, s'introduisent dans la lèvre supérieure.

Toute cette population accueillit très bien les voyageurs. A chaque instant, des flottilles de 30 à 40 canots entourèrent l'*En-Avant,* et les hommes qui les montaient offraient en vente des vivres en abondance. Le steamer ne les effrayait pas, et les coups de feu adressés par les gens de l'équipage aux canards et aux échassiers qui passaient d'une île à l'autre ne semblaient pas les étonner.

Un peu en amont de la résidence de Bemay, chef souverain des Banzy, un rapide obstrue la rivière. La rive droite est impraticable, mais le long de la rive gauche, en hâlant fortement avec un câble le steamer, celui-ci réussit à passer. Les indigènes banzy prirent un grand intérêt à cette opération. Ils signalèrent très obligeamment aux voyageurs l'existence de roches dangereuses et enlevèrent de la rivière les engins de

pêche qui pouvaient gêner la manœuvre. Pendant ce temps, sur la rive, les féticheurs lançaient des invocations favorables, tandis qu'un certain nombre de natifs aidaient les hommes du steamer à tirer le câble. Enfin, lorsque l'*En-Avant* eut réussi à franchir la passe, il fut salué par les cris d'enthousiasme des indigènes, qui se mirent à sauter, à danser, et vinrent serrer les mains des Européens et les féliciter de leur succès.

A deux jours en amont, l'expédition rencontra encore un petit rapide, celui de Cétéma. L'*En-Avant,* déchargé de sa cargaison transportée sur la grande pirogue, et tiré par le câble, franchit heureusement la passe située près de la rive gauche et large seulement d'une quarantaine de mètres.

Jusque sous le 21°,30′ de long. E., les explorateurs ne remarquèrent, soit sur la rive droite, soit sur la rive gauche, aucun confluent de rivière. En ce point débouche le Bangasso, vraisemblablement formé par la réunion de l'Engi et du Foro, traversés dans leur cours supérieur par Lupton-bey. En amont du confluent du Bangasso se rencontrent les villages des Mombongo et des Yakoma. A partir de ce moment, les natifs modifièrent leur attitude, ils devinrent provocants. La rive nord, que suivait le bateau, se couvrait de monde en armes ; les canots suivaient le steamer. Partout, sur le passage des voyageurs, éclataient des manifestations hostiles.

Le 1er janvier 1888, l'*En-Avant* suivait la rive nord du fleuve, lorsqu'il se trouva en présence d'une nouvelle ligne rocheuse qui le força à redescendre, afin de trouver un passage le long de la rive sud. Un peu en aval de ce point, de nombreux bancs de sable parsemant la rivière, le steamer dut se séparer momentanément de la grande pirogue qui le suivait. Aussitôt de nombreux canots indigènes entourèrent celle-ci, et plusieurs lances furent jetées aux hommes qui la montaient. Un moment après, l'*En-Avant,* qui continuait à descendre la rivière, donna sur un roc et une large voie d'eau se déclara à l'avant. Le bateau fut aussitôt allégé de sa cargaison, qui passa dans la pirogue, et que M. le lieutenant Liénart fut chargé de transporter à la rive et d'y défendre avec une partie des soldats. Pendant ce temps, l'équipage s'occupait à boucher la voie d'eau et à remettre le bateau en état de gagner l'île voisine pour y être réparé.

A terre, M. Liénart fut d'abord reçu très pacifiquement ; il fit même l'échange du sang avec un des chefs yakoma ; mais ce n'était qu'une feinte, car bientôt il fut vigoureusement attaqué par les natifs, qui lui tuèrent deux hommes à coups de lance. L'un des deux était le fils d'un

des principaux chefs des environs de l'Équateur, perte fort sensible, car ce jeune nègre était fort aimé de tous. Après une riposte de mousqueterie, qui mit les assaillants en fuite, les bateaux avec les équipages et la cargaison réussirent, sans autre lutte, à gagner une des îles de la rivière où, pendant trois jours, le travail de réparation du steamer put être poursuivi.

Malheureusement, les velléités belliqueuses des indigènes n'étaient pas calmées, et, pendant la journée du 5 janvier, l'expédition fut encore vigoureusement attaquée, à la fois par terre et par eau ; elle eut même à repousser l'agression d'une flottille de 50 à 60 pirogues de guerre. Les indigènes prenaient sans doute les étrangers pour des Soudanais, dont les avant-gardes ont pénétré, paraît-il, jusqu'à ce point de l'Ouellé. Le combat fut sanglant pour les indigènes, qui se retirèrent en laissant bon nombre des leurs sur le terrain.

L'état du steamer, la baisse des eaux, la densité extraordinaire de la population des rives et des îles et son attitude hostile ne permettant pas de s'aventurer plus avant sans courir le risque de compromettre le retour de l'expédition, M. Van Gèle décida de ne pas pousser plus loin la reconnaissance de l'Oubangi.

L'accident arrivé au steamer ayant eu lieu par 21°,55′, et le point extrême atteint par Junker sur l'Ouellé se trouvant par 22°,55′, il en résulte qu'entre les deux points reconnus la section de la rivière encore inexplorée a un degré de longueur, soit 111 kilomètres. Quant à la latitude, elle est exactement la même : 4°,20′ ; entre les points extrêmes connus, la rivière conserve donc sa direction générale est-ouest. Sa largeur chez les Yakoma est, d'après M. Liénart, d'environ 2,500 mètres. Elle est toute parsemée d'îles ; les plus grandes sont habitées ; sur les rives, la population est compacte ; sur la rive nord, le village où il a abordé mesurait plus de 5 kilomètres de développement à la rive. Le Dr Junker a constaté ces mêmes caractères généraux au point où il a dû abandonner l'exploration de l'Ouellé.

C'est dans la section de la rivière qui reste à explorer que l'Oubangi doit recevoir, sur la rive droite, le Mbomo, son principal affluent d'après Junker ; ce confluent devait se trouver à une huitaine de jours en aval d'Ali-Kobo, soit à peu près au point où est parvenue l'expédition Van Gèle. Or, précisément à une assez grande distance en amont de ce point, M. Liénart a constaté de loin sur la rive droite, dans la ligne des collines, comme l'ouverture d'une large vallée. C'est probablement celle du Mbomo, descendant de l'est-nord-est et rejoignant l'Oubangi par environ 22° de long. Est.